ANDRÉE-ANNE BRUNET

ne pas toucher s'il vous plaît

Libre Expression

ne pas
toucher
s'il vous
plaît

À Marc-André,
mon plus grand voyage,
mon ancre et ma liberté.

Sa main se pose sur mon cou. Elle est chaude. Rêche. Je frissonne. Je ne veux pas qu'elle soit là. J'en ai rêvé, mais je ne veux plus. Je veux qu'elle retourne dans sa poche. Je veux qu'elle ne m'ait jamais catapultée vers un endroit dangereux d'où je ne pourrai peut-être pas revenir.

Je ne sais plus ce que je veux.

Mon inaction risque d'envoyer le mauvais message. Vite, Clara, décide.

Je fais un pas. Je regrette aussitôt. Mon corps ne répond plus à ma tête qui lui envoie des signaux de détresse. Ma tête qui crie de ne plus bouger, qui hurle de fuir. Ma tête, mon cœur, mon corps. Tout est déconnecté.

Ses yeux qui me dévorent. Ses doigts sur ma peau à vif. Son pouls que je sens dans sa paume et qui résonne dans ma colonne vertébrale.

Je brûle, je suis incandescente, je suis un feu de forêt incontrôlable.

Si je fais un autre pas, je suis finie.

— T'es sûr que tu peux pas reporter ?

— Non. Mon boss m'a fait comprendre qu'il faut que je sois là. Il veut absolument que je travaille sur le nouveau projet.

— Nos vacances…

— Je sais, Clara. Je suis pas plus heureux que toi là-dedans. Je vais me mettre mon patron à dos si je pars.

— Mais on a déjà acheté nos billets d'avion !

— Je vais essayer de nous faire rembourser.

Je fais la moue. Ça fait si longtemps qu'on prépare notre voyage ! Je maudis le patron de Louis qui a tant besoin de lui. Et je maudis les compétences de Louis qui le rendent irremplaçable.

— Y a rien qui t'empêche de partir sans moi, tente Louis.

— …

— Ben oui, vas-y donc sans moi. Ça fait tellement longtemps que t'en parles, je veux pas t'empêcher d'y aller.

— Partir sans toi ? Je crois pas, non. De toute façon, ça sera pas pareil.

— Vas-y, Clara. Tu me rapporteras un souvenir.

Il dit ça en souriant et en empoignant la ceinture de mon pantalon pour coller mon bassin au sien. Doucement, il écarte une mèche de cheveux foncés qui tombait devant mon visage, puis me caresse la joue du bout des doigts. Je vois dans ses yeux verts qu'il est sincère dans sa proposition de m'envoyer découvrir le Bélize sans lui. De son côté, il doit lire la déception dans mon regard.

— Je suis vraiment désolé. Je me sens poche de te faire ça. Mais si tout va bien à la job, je vais bientôt être riche pis je vais pouvoir t'acheter le Bélize au complet !

— Ça va être ben pratique d'être propriétaire d'un pays que t'auras jamais le temps de visiter.

Je suis de mauvaise foi. Je le sais, Louis aussi. Sans un mot, il se lève et allume la chaîne stéréo. La voix de Marvin Gaye résonne dans le salon.

Baby, I'm hot just like an oven, I need some lovin',
And baby, I can't hold it much longer,
it's getting stronger and stronger…

Un sourire se dessine sur mes lèvres. Louis sait pertinemment que je ne peux pas résister à Marvin. Il prend ma main, me fait tournoyer sur place et me colle à lui pour danser. J'enfouis mon visage dans son cou. Il n'y a rien à ajouter. Marvin me fera ravaler ma déception.

*

J'ai commencé à gérer des réseaux sociaux un peu par hasard, alors que j'étais à l'université. Une amie musicienne m'avait demandé de l'aide pour augmenter l'achalandage sur son compte Facebook. En peu de temps, j'avais cerné ce qui attirait les visiteurs sur sa page et j'avais proposé des modifications dans le contenu qu'elle partageait, le tout, sans changer sa personnalité ni son essence. Ça avait été un franc succès… qui m'avait moi-même étonnée ! N'ayant pas de formation particulière en la matière, j'avais suivi mon instinct et, visiblement, celui-ci comprenait les rouages du Web.

Ma copine pianiste avait parlé de moi en termes éloquents à son oncle qui tentait d'établir sur les réseaux sociaux son café récemment ouvert. Dépassé par des applications comme Instagram et compagnie, il m'avait contactée et offert un bon montant pour que je prenne le tout en charge un certain temps. J'avais eu un plaisir fou à photographier des lattés et à boire des cappuccinos sur le bras du patron. Le déclic s'était fait à ce moment-là : pouvais-je vivre grâce au Web ?

J'ai fait un baccalauréat en communication en suivant, sur Internet, des formations touchant les réseaux sociaux. Je m'amusais à examiner les comptes des compagnies que j'aimais et à imaginer comment améliorer leur visibilité ou la portée de leurs publications. Je scrutais leur façon de répondre à leurs fans et je rageais quand elles n'offraient pas de service personnalisé à leurs usagers.

Les premières années, alors que je travaillais d'arrache-pied pour établir ma base de clients, je passais plus de quinze heures par jour sur mon ordinateur et mon téléphone. Je tenais mordicus à ce que tous les gens commentant les statuts des entreprises qui m'avaient embauchée reçoivent une réponse. Je touchais et retouchais chacune des photos que j'avais prises pour que le visuel soit plus que parfait. Je manipulais la réalité pour la rendre extraordinaire aux yeux des abonnés. J'étais devenue experte dans l'art de la représentation. Je distribuais des « J'aime » à la pelletée pour attirer les gens vers les pages dont j'assurais la gestion. Mes clients étaient satisfaits. Je n'avais plus de vie.

Quand mon copain de l'époque m'a laissée par texto, j'ai compris que j'avais un problème. Il m'a dit qu'il se « désabonnait » de notre couple, que je ne pouvais plus compter sur ses « J'aime » et qu'il ne voulait plus rien « partager » avec moi. Il ne s'attendait pas à ce que je « commente » son message.

Drop the mic. La claque en pleine face. Je n'ai pas su quoi répondre. Je n'avais pas de plan de contingence pour ça.

Ce douloureux texto était le mal nécessaire pour me sortir des sables mouvants dans lesquels je m'enfonçais sans m'en rendre compte. J'étais tellement obsédée par les mises en scène que j'orchestrais pour redorer l'image de mes clients que j'avais oublié la vraie vie. J'étais passée maître dans la création d'univers léchés, camouflant avec

aisance les défauts du quotidien. J'étais trop à l'aise de masquer la vérité à mon avantage et à celui de mes clients. Je me dégoûtais.

Pour me réhabiliter, j'ai établi un horaire de travail strict que je suivais à la lettre… mis à part quelques écarts. J'ai même activé une application qui empêchait mon ordinateur d'accéder à Facebook après une certaine heure. Je me suis autosoumise à une surveillance parentale. J'étais le parent et l'enfant en même temps. Un traitement-choc faisant écho au texto de mon désormais ex.

La vie a mis Manue sur mon chemin à ce moment-là. Littéralement. Dans le sens où nos chemins se sont rentrés dedans, dans un café de Villeray. Trop concentrée sur ma mission d'apporter à ma table ma tasse de café remplie à ras bord, je n'ai pas vu la femme aux yeux rivés sur son cellulaire venant dans ma direction.

Collision, cris de surprise, précieux café renversé sur le téléphone.

Un million d'excuses plus tard, le cellulaire dans un verre rempli de riz, nous attendions le miracle de la résurrection technologique, assises au comptoir du café. Après les présentations, entre deux « Je suis vraiment, mais vraiment désolée ! », je lui ai offert un latté pour me faire pardonner ainsi que le numéro de celui qui sauvait mon cellulaire quand il me faisait défaut. Au fil des mots échangés, le nez au-dessus de la mousse de nos tasses, nous avons découvert que nous évoluions toutes deux dans le même domaine. Manue était justement en train de

répondre à un client quand nous nous étions percutées. Notre discussion a repris de plus belle et s'est étirée jusqu'à la fin de l'après-midi.

Notre amitié est née du décès d'un téléphone et d'une brûlure de café sur l'avant-bras.

*

Je fixe la feuille devant moi depuis dix minutes. Elle est vierge. Elle me nargue. Le stylo fonctionne, je l'ai testé. Ce n'est pas pour ça que la feuille demeure blanche. Je cherche le courage de commencer à la remplir. Une colonne de « pour », une colonne de « contre ». J'en suis rendue là. J'espère de tout cœur que ce banal exercice m'aidera à y voir plus clair. Avec Louis qui me dit de partir et mon cœur qui hurle de rester, ma tête ne s'entend plus penser.

D'abord, les « contre ».

Partir me ferait perdre beaucoup de jours de travail. En tant que travailleuse autonome, je ne peux compter que sur moi-même pour faire entrer l'argent. Onze journées de vacances, c'est un laps de temps au cours duquel je ne ferais aucune démarche auprès de nouveaux clients et je n'entretiendrais pas ceux avec lesquels je me suis déjà engagée. Et s'ils me quittaient tous pour une gestionnaire plus disponible ?

Autre « contre » : je ne parle pas espagnol. Je n'arriverai pas à me faire comprendre là-bas. Il paraît que les gens parlent aussi anglais, mais si je tombe sur des personnes connaissant uniquement

l'espagnol, je suis foutue. Et si j'ai besoin d'aide, que je suis perdue au milieu de la jungle, que je me blesse et que j'ai besoin d'un médecin car je me vide de mon sang, comment trouverais-je du secours ?

ET SI JE MEURS D'UNE MORSURE DE SERPENT ?

Le barista dépose une tasse de café fumant devant moi. Je reviens brusquement au moment présent et remarque la tête de mort que j'ai distraitement dessinée sur la feuille blanche. Pas dramatique du tout, la Clara.

Le liquide brûlant dans ma gorge me ramène tranquillement à la raison. Je tourne mon attention vers la colonne des « pour ». Un peu plus d'un an s'est écoulé depuis mes dernières vacances. Je travaille en moyenne dix heures par jour, cinquante-deux semaines par année. Le Web n'arrête jamais. Est-ce que je peux arrêter, moi, pour seulement onze petites journées ? Mon « empire » se désagrégera-t-il vraiment en quelques jours ? Mon corps apprécierait cette pause, lui. De la chaleur, de l'eau salée et des journées libres d'engagements et de responsabilités… Et puis, il n'y a rien comme se dépayser pour stimuler sa créativité et se remplir la tête d'idées. En fait, voyager pourrait être bénéfique pour mon travail.

Mais… il y a toujours un mais.

Louis. Encore lui. Si je suis franche avec moi-même, j'avouerai qu'il est la seule vraie raison de ma réticence à décoller vers le Bélize. Ça n'a aucun

sens de prendre des vacances sans lui. Si je pars, ce sera comme un purgatoire avant le retour au paradis. Je préférerais me fouler la cheville ou marcher pieds nus sur un cactus.

Bon, en toute sincérité, je souhaiterais garder mes jambes intactes.

En réalité, aucune de mes peurs n'existait quand Louis faisait partie de l'aventure bélizienne. Il est la cause de mes hésitations et leur solution.

Je chiffonne la feuille et la jette dans mon sac à dos. Je termine mon café et me dirige vers la bibliothèque du quartier. Je vais emprunter un livre pour apprendre le langage universel des signes. Au cas où. Ça me paraît moins compliqué que l'espagnol.

Et on ne sait jamais, ça pourrait me sauver la vie.

— Passe-moi les patates, s'il te plaît.

Louis fait glisser le cul-de-poule jusqu'à moi. Les patates pilées sont fumantes. J'ajoute du sel et du poivre avant de brasser le tout.

— Qu'est-ce qui vient en premier ? La viande ou le blé d'Inde ?

Je hausse un sourcil.

— Tu me niaises ?

— Non…

— Ben voyons, Louis ! Steak, blé d'Inde, patates. C'est comme une expression québécoise consacrée. C'est dans notre ADN ! Tu sors d'où pour pas connaître l'ordre des ingrédients du pâté chinois ?

Je pointe la spatule de bois vers lui et un bout de patates décolle de l'ustensile pour atterrir sur sa chemise.

— Ayoye ! C'est chaud !

— Oups…

— En plus de rire de moi, tu m'attaques aux patates !

Il prend une cuillère et la plonge dans la poêle remplie de steak haché grésillant.

— T'oserais pas…

— Tu penses ?

Louis soulève la cuillère pleine, fait mine de prendre son élan… et l'enfourne. Il me fait un clin d'œil. Après avoir avalé sa bouchée, il prend le plat de pyrex vide et commence à y déposer une couche de steak haché.

— Ma mère était la reine des plats congelés. Elle m'a pas transmis de grandes connaissances culinaires. J'ai la base : faire cuire des pâtes. Pourquoi tu penses que je te laisse préparer la bouffe pis que je m'occupe de la vaisselle à la place ? Je connais mes forces.

— Ça demande quand même pas grand talent, laver la vaisselle…

J'ouvre la boîte de maïs en crème et la dépose près de lui.

— C'est le blé d'Inde qui vient en deuxième.

Je lui pince une fesse.

— Ça, c'est une raison de plus pour pas partir au Bélize. Comment tu vas faire pour manger si je suis pas là pour cuisiner ? Bouffer des toasts

au beurre de *peanut* trois fois par jour, c'est pas sain.

— Inquiète-toi pas, je vais alterner avec des céréales. Pis je vais même en profiter pour acheter des Lucky Charms pendant que t'es pas là pour me juger.

— Ben oui ! Des semblants de guimauves multicolores, c'est un beau souper de champion, ça !

Il tend le bras devant moi pour attraper le bol de patates. Au passage, il dépose un baiser sur ma joue.

— Si c'est ta seule raison de rester ici, c'est refusé. Va falloir que tu trouves mieux pour me convaincre de pas t'attacher de force dans l'avion.

— On dirait que tu veux te débarrasser de moi.

— Ben, autant ça m'emmerdait d'annuler le voyage pis de devoir rester ici, autant le nouveau projet au bureau me motive beaucoup. Mon boss veut qu'on le livre dans un mois pis si je veux pouvoir faire ça et lui montrer de quoi je suis capable, va falloir que je me consacre jour et nuit à la job dans les prochaines semaines. Ça veut dire ne plus avoir de vie. Faque, tant qu'à pas se voir parce que je suis au bureau, je préfère savoir que t'es au chaud pis que t'as du fun. Pis tsé, t'es une distraction pour moi, alors en quelque part, que tu partes et que je reste seul ici, ça me donne la latitude pour donner un grand coup au travail sans me sentir mal.

— C'est ce que je disais, tu veux te débarrasser de moi.

Je referme la porte du four après y avoir placé le pâté chinois. Des mains surgissent sur mes hanches

et me tirent vers l'arrière. Louis m'entoure de ses bras et sa barbe naissante pique mon cou. Mon dos se colle à son torse et je courbe la colonne pour m'y fondre.

— Le jour où je vais vouloir me débarrasser de toi, le blé d'Inde viendra avant le steak haché.

— Sacrilège !

S'ensuit une cascade de bisous dans le cou qui se répandent finalement partout. Mes joues, mon menton, mes clavicules, ma poitrine… Mes mains se joignent sur sa nuque et les siennes, agrippant mes fesses, me soulèvent pour que je glisse mes jambes autour de sa taille. Nos langues ne se quittent pas de tout le chemin menant à la chambre.

On jouit en même temps que retentit l'alarme du détecteur de fumée.

Louis enfile des boxers et se précipite hors de la chambre alors que je cherche ma petite culotte. Cinq minutes plus tard, je le rejoins et découvre une épaisse fumée emplissant la cuisine et le salon. Louis est grimpé sur une chaise et tente d'arrêter l'alarme qui émet le cri le plus strident au monde. Le son est assourdissant et menace de me briser les tympans. On a mis des piles neuves le mois dernier. Ça nous apprendra à vouloir vivre en sécurité. Je me dépêche d'ouvrir toutes les fenêtres de l'appartement avant d'aller constater les dégâts dans le four.

Le pâté chinois est cramé. On ne distingue même plus les patates du blé d'Inde.

Louis, incapable de faire taire le son suraigu du détecteur maudit, l'arrache du plafond et

retire les piles. Ses yeux sont larmoyants à force de lutter contre la fumée. Avec un linge à vaisselle, j'essaie de créer un courant d'air pour envoyer les émanations vers l'extérieur. La cuisine sent la mort.

— Si je te promets de rien faire cuire pendant ton absence et de manger des légumes une fois de temps en temps, est-ce que t'acceptes de partir en vacances et d'en profiter pour nous deux ?

Il me sourit à travers le nuage qui se dissipe tranquillement. Cette belle face, j'ai besoin de la voir chaque jour. Mais je comprends qu'il s'apprête à entrer dans une période intense au bureau et qu'il devra concentrer toutes ses énergies là-dessus. Les moments de création extrême, je sais ce que ça implique. De toute façon, rien ne me garantit que je verrais davantage mon homme en restant ici. Entre ne pas le voir en étant à des centaines de kilomètres et ne pas le voir en étant à quelques pas, la différence n'est pas énorme. Le Bélize a l'avantage d'offrir du soleil et une chaleur que je ne peux pas vraiment reproduire avec les calorifères de l'appartement.

L'idée fait doucement son chemin, mais je ne suis pas prête à prendre une décision.

— On se fait livrer du thaï ?

Louis est déjà parti au bureau quand je me réveille. Il est à peine 8 heures. Il se lève souvent avant le soleil pour abattre un maximum de travail. Moi, il me faut un minimum de sommeil pour

être fonctionnelle. Lui, je le soupçonne d'avoir du sang de robot.

En ouvrant la porte de la chambre, je la sens immédiatement. L'odeur du café. Avant de partir au bureau, Louis en prépare toujours un pot frais à mon intention. C'est ce que j'appelle un vrai gentleman. Ou simplement un copain qui trouve des façons de réduire l'humeur parfois massacrante de sa copine au réveil. Dans les deux cas, merci, mon chéri !

Tel un automate, je me dirige vers la cafetière. Un *post-it* est collé sur la machine.

« Prends ta première tasse à la table. Et reconsidère l'idée de partir. »

En me retournant vers la table de la cuisine, je découvre une dizaine d'images imprimées représentant des îles magnifiques et de l'eau turquoise, des forêts humides et des temples mayas. Le Bélize. À côté d'elles, une feuille chiffonnée. Je reconnais la liste des « pour » et « contre » que j'ai faite, deux jours plus tôt. Louis a dû la trouver dans le bac de recyclage. Il a barré la section des « contre » et a dessiné un sourire à la tête de mort. Dans la colonne des « pour », il a ajouté : « Prendre des belles photos sur la plage pour ton compte Instagram et des photos *topless* pour ton chum que tu adores. » Je souris.

Je me glisse sur la banquette, ma tasse de café chaud entre les mains. Les images sont dignes des plus jolies cartes postales. Je me mets à rêver. Onze jours de repos, les deux pieds dans le sable ou dans

des palmes. Des poissons, des coraux, des tortues. Ça fait un bail que je n'ai pas repris mon souffle dans la course effrénée du travail de pigiste. Quand je ralentis, j'ai l'impression de me faire rattraper et je déteste être prise dans le peloton. Sauf qu'à force de courir à toutes jambes pour rester en tête, je sens que ma respiration se fait courte.

La chaleur émanant des photos contraste avec le matin d'automne gris que j'observe par la fenêtre. Des gouttelettes s'écrasent paresseusement sur la vitre. Elles-mêmes paraissent blasées par le temps morose.

Je me lève pour me servir une seconde tasse de café. Ma décision est prise.

Je dois faire une femme forte et indépendante de moi-même. Je dois me prouver que je peux créer mon propre bonheur, sans le devoir à quelqu'un.

Onze jours, ça passe vite. Et partir seule n'a jamais fait de mal à personne…

— Je pense que t'iras pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas beaucoup trop t'ennuyer.

— Ben voyons, c'est juste un peu plus qu'une semaine.

— Clara, c'est quand la dernière fois que t'as pas vu Louis plus de deux jours de suite ?

J'ai beau chercher, je ne trouve pas. Manue, avec qui je partage un bureau depuis les deux dernières années, a raison. Louis et moi n'avons jamais été séparés plus qu'un week-end. Même

durant nos semaines les plus occupées au travail, nous avons toujours pris le temps d'avaler une bouchée ensemble ou de simplement nous endormir collés le soir. Depuis notre première rencontre, nous sommes des aimants. Le moindre éloignement augmente l'attraction entre nous. Et je suis là, à me faire croire que je peux facilement partir en voyage plus d'une semaine complète sans lui. Manue me connaît trop bien pour se laisser berner. Elle a été témoin des centaines d'appels et des milliers de textos que j'échange quotidiennement avec Louis. Ce n'est pas à elle que je ferai croire à mon indépendance.

— J'ai déjà voyagé seule !

— T'étais célibataire à ce moment-là. C'est plus le cas aujourd'hui. Tu vas à peine avoir traversé la frontière avec les États-Unis que tu vas harceler les hôtesses de l'air pour que l'avion fasse demi-tour.

— Ben voyons ! Je suis pas si intense que ça…

Je me fais interrompre par un tremblement léger de mon bureau. Mon cellulaire vibre. Manue, qui travaille en face de moi, se penche pour voir de qui provient le texto entrant. Louis…

— C'est ce que je disais. Vous êtes incapables de vous passer l'un de l'autre pour quelques heures. J'ose même pas imaginer une semaine entière. On va te retrouver en boule dans la jungle, braillant ta vie !

Par pur orgueil, j'ignore les vibrations de mon téléphone pour me concentrer plutôt sur le courriel que j'étais en train d'écrire à un client. Je dois

lui envoyer les détails de la nouvelle stratégie pour les réseaux sociaux de sa compagnie. Il me reste à programmer certaines publications et à m'assurer qu'il n'y a pas de message laissé sans réponse sur les pages Facebook des marques avec lesquelles je fais affaire. Manue a accepté de veiller sur les sites internet et les réseaux sociaux dont j'ai la responsabilité. M'absenter une dizaine de jours du bureau n'est pas un problème, surtout si mon amie veille au grain.

— Il est pas trop tard pour annuler ton billet d'avion.

Manue prend plaisir à provoquer les gens qu'elle aime. Elle cherche à me faire réagir. Elle ne sait pas que j'ai déjà considéré la possibilité de me faire rembourser, que j'ai même appelé la compagnie aérienne pour m'informer des pénalités à l'annulation, mais que je me suis laissé convaincre par Louis de partir sans lui. Elle n'a aucune idée de la nervosité que je ressens. J'ai peur de changer mon fusil d'épaule si j'exprime mes appréhensions à voix haute. Je préfère me marteler en silence que je ne vais pas passer mes vacances à m'ennuyer de mon homme.

Me mentir à moi-même, un de mes plus grands talents.

— T'aimerais ça que je reste, hein ? T'auras plus personne à déranger au bureau. Les journées vont être longues sans quelqu'un avec qui jaser de la nouvelle garderie de Magalie ou des nouveaux mots qu'elle réussit à dire. À qui tu vas montrer

des vidéos de ta fille à toutes les cinq minutes ? En fait, je pense que c'est toi qui vas t'ennuyer de moi.

— Oui, c'est ça. J'irai passer mes soirées avec Louis et on regardera des photos de toi en pleurant ton absence. Pis quand tu nous apprendras que tu restes au Bélize pour refaire ta vie dans la jungle avec un beau Tarzan, j'offrirai mon épaule réconfortante à ton homme.

— Regarde qui est intense maintenant !

Nous essayons de garder notre sérieux et de soutenir le regard de l'autre, mais nous cédons en éclatant de rire à l'unisson.

— Tsé, Manue, le Bélize, c'est pas le fin fond du monde. Y a Internet là-bas.

— Oublie pas de sortir de ta chambre d'hôtel de temps en temps pis de t'aventurer hors des zones de WiFi. J'ai foi en toi. Tu peux survivre au moins un après-midi sans nouvelles de Louis.

Là-dessus, elle se replonge dans la lecture d'un document. Je compte jusqu'à dix dans ma tête et puis, incapable de résister plus longtemps, j'empoigne mon téléphone pour lire le texto envoyé par Louis un peu plus tôt.

Manue redresse la tête, et son haussement de sourcils veut clairement dire : « Qu'est-ce que je te disais ? »

Entre les courses quotidiennes et les obligations au travail, les jours s'écoulent à une vitesse folle et la première chose que je sais, c'est que mon avion décollera vers l'Amérique centrale demain.

**« Sa main se pose sur mon cou. Je frissonne.
Je ne veux pas qu'elle soit là. J'en ai rêvé,
mais je ne veux plus.
Je ne sais plus ce que je veux.
Je fais un pas. Je regrette aussitôt. Mon corps
ne répond plus à ma tête, qui lui envoie
des signaux de détresse. Ma tête qui crie
de ne plus bouger, qui hurle de fuir.
Je brûle, je suis incandescente, je suis
un feu de forêt incontrôlable.
Si je fais un autre pas, je suis finie. »**

Clara part seule au Bélize, son homme étant retenu à Montréal par son travail. D'abord réticente à s'éloigner de Louis pendant onze jours, elle prend goût à la liberté. Puis la distance physique lui permet de réexaminer ses désirs et les fondements mêmes de sa relation. Sa rencontre avec Bastian va achever de lui faire tout remettre en question. Cédera-t-elle à la tentation ?

Un roman qui aborde le thème de la fidélité dans le couple, avec humour et profondeur.

Andrée-Anne Brunet est originaire d'Abitibi. Elle est animatrice radio depuis 2012 au sein du réseau Énergie. Elle a créé le concept des Meetings avec AA, une série d'entrevues avec des artistes inspirants. Quand elle ne parcourt pas la planète avec son *pack-sac*, Andrée-Anne a un plaisir fou à partager ses découvertes en ondes ou par écrit. *Ne pas toucher s'il vous plaît* est son premier roman.

Groupe Livre QUÉBECOR

ISBN 978-2-7648-1343-0

9 782764 813430